L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

L'Oiseau Bleu
9/2025

Entretien avec Flore VESCO
Propos recueillis par Nadège LANGBOUR
Labo 3LAM, Université du Mans

Édition électronique
URL : https ://revueloiseaubleu.fr/
ISSN 2781-954X

Éditeur
Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

---

Droit d'auteur

Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

Entretien avec Flore VESCO

Propos recueillis par Nadège LANGBOUR

Autrice de *L'Estrange Malaventure de Mirella* (École des loisirs, 2019), *D'Or et d'oreillers* (École des loisirs, 2021) ou *De délicieux enfants* (École des loisirs, 2024) pour ne citer que ces trois romans récompensés par les *Prix Vendredi*, *Prix Sorcières* et *Grand prix de l'imaginaire*, Flore Vesco a également été sélectionnée pour le *Prix Astrid-Lindgren*. La place qu'elle consacre aux personnages féminins dans ses œuvres mais aussi le succulent jeu intertextuel avec les contes – dont plusieurs contributions de ce numéro de *L'Oiseau bleu* montrent l'apport aux questions des féminicides et des violences faites aux femmes – nous invitaient à lui donner la parole autour de ces sujets.

Nadège Langbour (pour *L'Oiseau Bleu*) – *Dans vos romans, vous accordez la première place aux personnages féminins et l'on sent qu'il s'agit d'un véritable engagement d'autrice que l'on pourrait définir comme un engagement féministe. En quoi cet engagement est-il important pour vous et que souhaitez-vous transmettre et partager avec vos lecteurs et lectrices en adoptant ce choix ?*

Flore Vesco – J'ai souvent cette question et elle me met toujours un peu mal à l'aise. Évidemment, je ne renie pas la lecture féministe, au contraire. Elle est là et j'en suis fière. En revanche, au moment d'écrire, dans le processus créatif, j'ai toujours une méfiance pour ce message parce que je trouve qu'il y a un risque de tomber dans quelque chose qui soit un peu didactique, voire pontifiant. Je me méfie de l'attitude surplombante de l'adulte qui écrit pour l'enfant et qui essaie de lui faire passer un message. Je sais que cet engagement féministe est là, mais j'ai tendance à le mettre de côté. Je travaille non pas avec l'idée d'un message à transmettre mais avec celle d'un plaisir de lecture.

Si mes livres se prêtent à une lecture féministe, c'est lié d'abord à ma propre frustration du plaisir de lecture : quand j'étais adolescente dans les années 90, j'ai lu beaucoup de romans où je m'identifiais aux personnages masculins parce qu'il n'y avait pas autre chose. Dans *Arsène Lupin*, *L'Île du crâne*, *Le Faucon maltais*, les

héros auxquels le lecteur veut ressembler sont des garçons. Il est vrai qu'il y avait des héroïnes comme Alice dans la Bibliothèque verte, mais c'était des personnages trop féminins. C'était des jeunes femmes très belles, très bien coiffées : le syndrome de Barbie ! Ma propre frustration face à l'absence de personnages féminins explique que dans mes romans, je mets ce qui m'a manqué, à savoir des personnages féminins forts, insolents, pas très apprêtés, qui se défendent des conventions.

N. L. – *Sur ce point, vos romans s'inscrivent vraiment dans l'air du temps. Quand on regarde l'offre proposée par la littérature de jeunesse contemporaine, on remarque que de nombreuses fictions mettent en scène des jeunes filles ou des jeunes femmes s'émancipant, parfois avec violence, d'une société patriarcale sclérosée et contraignante. On peut penser par exemple à la saga* Hunger Games *de l'autrice américaine Suzanne Collins. Selon vous, qu'est-ce qui peut expliquer cette voie empruntée par la littérature de jeunesse ?*
Flore Vesco – Indéniablement, ça a bougé aujourd'hui : les enfants et adolescents de cette génération trouvent assez facilement des héroïnes. Il y a même plus d'héroïnes que de héros. On prend la mesure de notre époque : on a des héroïnes qui sauvent le monde. Il serait intéressant de les comparer avec les héros qui sauvent le monde : est-ce que ces héroïnes ont tous les attributs des héros ? Par exemple, dans *Hunger Games*, Katniss a beaucoup d'attributs masculins – elle a un arc, elle fait la révolution – mais elle finit par devenir une sorte d'icône à la Jeanne d'Arc et ça, c'est intrinsèquement lié à son genre. De tout temps, on a eu des personnages masculins qui font et des personnages féminins qui sont. Il a y toujours cette tentation de faire d'une héroïne un symbole, une icône… et donc de la remettre au rang d'image. Après, ce n'est pas systématique. Oui, on a récupéré des héroïnes féminines mais est-ce que c'est vraiment l'équivalent des garçons ? La question reste posée.

N. L. – *Cette féminisation du personnel romanesque n'est-il pas aussi une façon de refléter les problématiques de société et l'importance accordée aujourd'hui aux questions de genre ?*
Flore Vesco – On est toujours poreux. Même si, quand j'écris, j'ai l'impression d'écrire dans ma grotte, celle-ci ne peut pas être entièrement fermée. Néanmoins, je me sens plus influencée par un bagage culturel que par l'actualité. Mais dans tous les cas, on écrit de notre époque ; on ne peut pas s'en défaire. On est fortement influencé. Il y a eu *#metoo*. On n'y échappe pas et tant mieux : c'est une bonne chose !

N. L. – *Justement, ce bagage culturel, vous vous amusez à le détourner puisque, dans les contes de fées, les personnages féminins sont ou d'odieuses marâtres, sorcières ou ogresses ou des jeunes filles passives qui attendent la venue de leur prince pour commencer à vivre. Comme vous le disiez, « les garçons font, les filles sont ». Dans vos romans, vous insufflez à vos personnages féminins une volonté et une énergie aux antipodes des princesses des contes patrimoniaux. Comment construisez-vous vos personnages féminins ?*

Flore Vesco – On a l'impression que les personnages féminins de contes sont passifs ou méchants parce qu'on n'a retenu que ceux-là. Il y a eu une espèce d'écrémage qui nous vient, je pense, de Perrault, Grimm, Andersen, ensuite Disney, cette filiation d'écrivains masculins qui ont choisi des personnages féminins qui leur servaient de support à une morale ou de modèle d'incarnation de la femme idéale, sage et dévouée. Mais dans les versions oralisées des contes, on trouve plein de jeunes filles dégourdies. Cependant, elles ont été oubliées. On a retenu une typologie de contes où les personnages féminins sont moins intéressants. À partir du moment où on s'amuse à réécrire les contes, le premier angle à attaquer est celui-ci en remettant la fille au centre et en réinterrogeant cette histoire du consentement (on a souvent donné l'exemple du baiser de la Belle au bois dormant ou du baiser de Blanche-neige). Attention, cela ne veut pas dire qu'il n'est pas question du consentement dans les contes : dans une version de *La Belle et la Bête* écrite par Madame de Villeneuve, la Bête demande chaque soir à la Belle si elle veut coucher avec lui et la Belle refuse.
Le conte est un support malléable et très intéressant pour interroger tous nos questionnements aujourd'hui sur ces histoires de genre.

N. L. – *Parmi ces questionnements sur le genre qui sont au cœur des sujets de société, il y a les violences faites aux femmes. Dans vos romans, vos personnages féminins peuvent être victimes de violences mais elles font aussi preuve de violence. Comment pensez-vous cette articulation entre la violence et vos personnages féminins ?*
Flore Vesco – C'est vrai que mes personnages font régulièrement preuve de colère. C'est le cas de Sadima dans *D'Or et d'oreillers*, de Mirella aussi. Je trouve cette colère intéressante car, depuis Achille, la colère juste, la colère fondée sur une injustice, la colère féconde et qu'on comprend, c'est l'apanage des hommes par opposition à l'hystérie qui est clairement une espèce d'énervement capricieux, infantilisé, totalement ridiculisé aussi. C'est pourquoi je pense que c'est un motif intéressant à exploiter de donner aux personnages féminins une colère juste. Elles en ont bavé et donc elles expriment leur révolte par cette colère.

N. L. – *Si vos personnages revendiquent en quelque sorte le droit d'être violentes, elles sont aussi victimes de violences, notamment de violences masculines comme par exemple les attouchements subis par les petites ogresses dans* De Délicieux enfants *ou le terrible sort réservé à la mère d'Adrian dans* D'or et d'oreillers. *Pourquoi mettez-vous en scène ces violences faites aux femmes ?*
Flore Vesco – Malheureusement, dans les fictions, les personnages principaux ou les personnages sympathiques doivent subir des violences pour que l'histoire soit intéressante. L'attachement aux personnages et l'arc narratif qui fait que le personnage s'extrait de la situation dans laquelle il est initialement font que, malheureusement, on a beaucoup de héros et héroïnes qui sont battus, orphelins, pauvres… Je pense qu'à la base, il y a juste ce trope qui fait qu'il faut que le personnage positif soit un personnage souffrant. Après, ce qui est intéressant quand il s'agit d'un personnage féminin, c'est que la nature des violences peut être sexuelle,

ce qui n'est jamais le cas des personnages masculins. Certes, Harry Potter est sous les escaliers et il n'a pas reçu d'amour de ses parents adoptifs mais il ne subit aucune menace d'ordre sexuel. Certes, on peut avoir un personnage masculin qui subit des violences sexuelles mais, dans ce cas-là, c'est le sujet du livre. En revanche, dans tout type d'histoires, les personnages féminins peuvent subir des violences sexuelles. Malheureusement, leur genre rajoute cet éventail de violences possibles. Ces violences sont intéressantes à évoquer car c'est une peur qui est enfouie dans toutes les femmes et qui parle donc énormément d'un point de vue émotionnel. D'un point de vue narratif, c'est un moteur très efficace car très en phase avec notre réalité sociale et c'est pour cela que j'ai pas mal d'héroïnes qui subissent des violences sexuelles.

N. L. – *Parmi vos personnages féminins victimes de violences, il y a la mère d'Adrian dans* D'or et d'oreillers *qui est enfermée dans les sous-sols du château par son époux et qui s'en échappe en fragmentant son corps. Comment peut-on lire cette histoire de démantèlement ? Est-ce une métaphore de l'effritement du « moi » de la femme qui subit les violences psychologiques de son époux ? Est-ce une métaphore des violences physiques ?*

Flore Vesco – Je valide toutes ces lectures revoyant au féminicide, à la violence psychologique qui donne l'impression d'être démantelée. Ça marche très bien. Toutefois, je n'y avais pas pensé en écrivant *D'Or et d'oreillers*. Je suis partie de deux choses : d'une part de cette angoisse enfantine du démembrement qui est assez universelle, de cette peur très étrange de la perte d'un membre (ou du membre coupé) qui touche à cette part d'ombre inconsciente qu'on a tous et qui est très forte chez les enfants. Cette obsession enfantine me plaisait. D'autre part, je suis poreuse aux histoires et, quand je pense aux corps des femmes malmenés, coupés, cela me fait tout de suite penser aux saintes et aux martyres. Ce sont des histoires qui m'ont fascinée quand j'étais enfant comme celle d'Agathe qui tient ses seins sur un plateau ou Lucie qui tient ses yeux. Bien sûr, les saints aussi sont mutilés : Baptiste tient sa peau, Érasme tient ses intestins. Quand on s'intéresse à cette iconographie, les mutilations subies par les saints sont sordides, immondes là où les mutilations féminines, tout en étant aussi horribles, ont quelque chose de bizarre, de presque joli, presque érotique. Je crois que ce sont ces deux éléments qui expliquent mon intérêt pour les personnages découpés qu'on retrouve avec la mère d'Adrian ou la reine des lépreux dans *L'Estrange Malaventure de Mirella* qui n'a plus de pieds, plus de jambes, plus de cheveux.

Cela n'empêche pas que mes personnages féminins font écho à notre histoire et à notre actualité encore aujourd'hui. Même si lors de l'écriture, c'est mon bagage culturel qui prime et des résurgences de fascinations d'enfant, les lectures en lien avec les féminicides et les violences faites aux femmes sont justes. Elles sont forcément là. Elles sont simplement un peu plus inconscientes pour moi.

N. L. – *Ces violences que vous racontez aux adolescents lecteurs sont parfois pointées du doigt par des censeurs qui dénoncent « la noirceur » de la littérature de jeunesse. Selon vous, jusqu'où peut aller la*

littérature de jeunesse dans la dénonciation des violences faites aux femmes ? Y a-t-il des limites à ne pas franchir et pourquoi ? Vous-même, quand vous écrivez, avez-vous des sujets que vous ne voulez pas aborder ou développer ?

Flore Vesco – Non, je ne m'interdis pas d'évoquer des sujets comme les violences sexuelles d'autant que j'écris pour des lecteurs qui savent bien lire (sans préjuger de l'âge du lectorat). En plus, je n'ai pas une écriture très crue. J'ai une écriture extrêmement imagée, beaucoup tournée vers l'implicite – parce que c'est ce qui m'intéresse et que, d'un point de vue stylistique, c'est le moyen par lequel j'arrive à aborder les questions d'intimité et de sexualité. Quant aux éléments de violence, je les aborde beaucoup du côté de l'humour noir ou du « joli bizarre », du « bizarre inquiétant ». Tout ça constitue des filtres qui évitent que mon texte soit hyper agressif pour le lecteur trop jeune qui passera au-dessus. Pour ma part, j'ai donc tendance à ne rien m'interdire. S'il y a une chose à laquelle, de manière générale en littérature de jeunesse, on devrait faire attention, plus que les thèmes abordés – parce que je crois qu'on peut tout leur dire – c'est peut-être la fin. Pour ces dernières générations, ce qui est le plus violent est cette idée qu'on leur impose qu'on va vers un effondrement qui remet en question leur avenir. La fin désespérée, on ne la prend pas de la même façon quand on est adulte et quand on a moins de vingt ans. Alors, c'est vrai, il ne faut pas leur cacher les problèmes actuels mais peut-être essayer en jeunesse de faire des livres avec des messages positifs, avec une fin qui ouvre une porte, même si ce n'est pas si simple que ça.